

LETTRES DE VERRE

Nadine Eghels-Andreu, metteuse en scène de lectures et de rencontres littéraires,
fondatrice de Textes & Voix

Lorsque j'étais enfant j'étais fascinée par l'histoire de Cendrillon et du carrosse redevenu citrouille aux douze coups de minuit. Fin de l'enchantement. Retour au réel. Mais heureusement avant de retrouver ses oripeaux de souillon, la pauvre Cendrillon a perdu sa pantoufle de vair... Le vair désignant la délicate fourrure grise et blanche de l'écureuil petit-gris, qui doublait autrefois certains vêtements portés dans les classes sociales les plus élevées. Cette histoire m'étant racontée bien avant que je sache lire, je pensais qu'il s'agissait de pantoufles de verre, ce qui était assez original mais ne me surprenait pas vraiment, où peut-on être fantaisiste sinon dans les contes de fées ? Il m'a fallu bien des années avant de prendre conscience de ma méprise, enfin pas seulement la mienne puisqu'en 1697, l'académicien Charles Perrault, premier transcritteur français du conte populaire intitula celui-ci Cendrillon ou la Petite Pantoufle de verre. Il faudra attendre 1922 pour que le Larousse universel propose les deux orthographes, et 1960 pour que le Grand Larousse encyclopédique renonce finalement à vair : «À propos des pantoufles de Cendrillon, on a émis l'hypothèse qu'elles étaient de vair (fourrure) et non de verre, comme l'a écrit Perrault ; mais dans un conte de fées une telle recherche de la vraisemblance paraît inutile. » Bien d'autres en débattront encore, jusqu'en 1950 où les studios Disney produisent le film d'animation dans lequel la jeune héroïne porte des pantoufles de verre. L'image cristalline de la pantoufle controversée se répand alors dans le monde entier, ne laissant plus de place à la fourrure dans l'imaginaire collectif.

C'est le verre qui fait de cette pantoufle une pantoufle de conte, où il revêt une dimension symbolique bien plus forte que ne le ferait de la fourrure. Sa transparence l'associe à la pureté, et sa fragilité n'est plus à démontrer. Dans le contexte de ce récit, il peut même être analysé comme une métaphore de la virginité.

On le voit, le verre ouvre un imaginaire sans limites. Sa transparence pourrait induire une fidélité au réel, mais c'est tout le contraire qui se passe. La lumière le traverse mais pas le sens. Ou plutôt si, en tous sens. C'est pourquoi on peut en faire ce qu'on veut. Lui faire dire ce qu'on veut. Sans mots. Mais parfois, comme l'expérimente Jean-Baptiste Sibertin-Blanc, avec des lettres.

Je connaissais le travail de JBSB depuis qu'il avait commandé à Paul Andreu, pour la maison Daum, une pièce de verre intitulée Opéra. Une forme pure, à la fois translucide et habitée d'air, de striures, de lumière. Un objet sans usage ni utilité, sinon justement

celle-ci, essentielle : marier une forme et un matériau, de sorte que l'un épouse l'autre, le révèle et le magnifie. La complexité interne de la matière est dévoilée par la transparence, un monde de rugosité, bulles, creux, sillages à l'intérieur d'une coque lisse, polie, miroitante. On imagine le trajet du souffle, du feu, de l'eau, de l'air.

Avec ses lettres de verre, c'est un autre univers qu'il arpente, au croisement de la forme, du signe et de la matière.

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,

Je dirai quelque jour vos naissances latentes :

Dans son poème Voyelles qui déjà annonce le surréalisme, Rimbaud établit des correspondances entre lettres et couleurs, entre poésie et peinture, tant par la forme des lettres que par la signification symbolique qui peut leur être conférée, de la décomposition du prisme lumineux à la succession des âges de la vie. Beaucoup d'interprétations auront été émises à ce propos, quoi de plus normal puisque le but de la poésie est bien d'atteindre « un long immense et raisonné dérèglement de tous les sens ».

Et c'est bien à ce voyage que nous convie JBSB. Un voyage de voyant que nous parcourons hallucinés, pris entre la beauté de la forme, la vie de la matière, la rémanence du sens. Car chaque lettre est la porte d'un mot, nous ne pouvons l'oublier, et déjà ils se pressent sur nos lèvres. Il suffit alors de fermer doucement les yeux, de laisser l'empreinte rétinienne élaguer la profusion, reste alors l'essentiel de cet infini. De cette palette de lettres auquel correspond un alphabet de couleurs. Notre désir.

Nadine Eghels-Andreu